

Stéphane Blok

Les Fables de la joie

roman

Zürich-Lausanne-Menzonio / 2015-2016

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
DES AIDES À LA PUBLICATION SUIVANTES

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DU CANTON DE VAUD,



OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE LAUSANNE

**le Service Bibliothèques
& Archives** 
de la Ville
de Lausanne

« LES FABLES DE LA JOIE »

TROIS CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME OUVRAGE

PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,

A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS

DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN

COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : © PHOTO DE JEAN-PIERRE FONJALLAZ,

« EN VOL », 55 x 100 MM, TIRAGE ARGENTIQUE, 1997

PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : © FIAMMA CAMESI

PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY

IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,

À CLERMONT-FERRAND

(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-417-5

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2017 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

*Il n'était pas encore mort car il avait les yeux ouverts.
Il n'était pas encore mort car il marchait, droit devant.*

*Il essayait d'apprécier ce qu'il lui arrivait car il
pensait qu'il n'y avait rien de mieux à faire, pour le
moment.*

*Et il pensait sans trop réfléchir, puisqu'il avait les yeux
ouverts.*

Son tour arrivé, il fut tout de même surpris.

1.

Il se décida finalement à sortir. Il essaya tout d'abord de défoncer la porte du tunnel avec les pieds. Mais il n'y parvint pas. Il se fit mal. Il pensa alors à la barre métallique aperçue au fond de la cavité. La porte céda du premier coup. Il s'avança prudemment à l'extérieur, un avant-bras à la hauteur du front. Après l'éblouissement auquel il s'attendait, la vision qu'il eut le fit reculer d'un pas. Il sentit son champ de vision se rétrécir, son esprit tomber au fond de lui et le monde alentour lui échapper. Il ne reprit connaissance que quelque temps plus tard, sans savoir combien. La lumière n'avait pas changé, l'impression était la même. « Putain... » Apparaissant et disparaissant derrière les vagues d'un épais brouillard, tout le paysage visible était blanc. Aucune trace de vie, aucun arbre, aucune herbe, aucune couleur, rien. « Bordel de nom de dieu, qu'est-ce que c'est que cette merde... » Il regarda ses vêtements. Ils étaient eux aussi gris et blanc, recouverts de poussière. Il la toucha du bout des doigts, d'un léger mouvement entre le pouce et l'index, en testa la texture : elle était fine, si fine qu'elle se volatilisait, se dispersait dans l'air, ne laissant qu'une teinte blanchâtre au bout des doigts. Il gratta le sol du pied, comme un bœuf, un aller-retour. Dessous, la terre était foncée,

sèche, mais bien là, brune comme de la terre. Il s'avança de quelques mètres et s'accroupit devant un petit tas de quelque chose sous de la poussière blanche. Il en saisit délicatement une des extrémités et porta l'objet oblong à hauteur de ses yeux. Il le fit pivoter. « Léger comme... » Il souffla dessus et l'approcha encore de ses yeux... « Oh merde... » C'était du charbon, quelque chose de carbonisé. Il se retourna vers les débris de la porte. Leur face extérieure était constellée de marques de coups.

2.

Il se mit en route sans savoir où aller. Le ciel était blanc, tout était blanc, tout était silencieux, excepté le bruit de ses pas, feutrés par la suie. La région était faite de collines basses et de lits de ruisseaux desséchés. Il n'avait aucun souvenir d'être un jour venu ici et ne reconnaissait rien. Il partit tout droit, laissant des traces régulières derrière lui. La suie était partout, et en certains endroits en telle quantité, notamment dans le creux des reliefs, qu'il se disait possible qu'une épaisse forêt eût pu recouvrir la zone et entièrement disparaître dans les flammes. Le soleil avait presque percé les nuages quelques minutes plus tôt, une pâle lueur, qu'il avait placée sur sa gauche : ainsi, si c'était bel et bien le matin comme il l'estimait, en marchant droit devant, il partait vers le sud. Que s'était-il passé ? Il était heureux d'être en vie sans savoir à quoi il le devait, ni pourquoi ni comment. Des pensées contradictoires se bousculaient en lui. Il n'avait rien à boire ni à manger et n'avait encore croisé personne. Une sensation de claustrophobie au milieu de rien, entouré de vide. Seules certaines visions particulièrement spectaculaires lui offraient un peu de répit ; les amas géants de suie sous le ciel mat, un horizon de brouillard dans un parfait silence, lui rappelaient les congères des montagnes

en hiver et les jours blancs des randonnées à ski. Il marchait à bonne allure, sachant que ses jambes devaient l'emmener au-delà de ce qu'il pouvait voir, au-delà de l'horizon blanc, sans savoir si celui-ci avait une fin, quelque part, atteignable à pied, un jour ou l'autre.

3.

Il était confiant, dans le fond. De toute façon, quel autre choix avait-il que d'avancer ? Il ne devait pas être le seul dans ce cas. Les secours finiraient bien par arriver. Mais pas tout de suite. Il fallait déjà se rendre compte de son absence. La catastrophe était probablement sur toutes les lèvres, sa famille pétrie d'inquiétude. C'était l'heure des recherches : tant que le corps n'est pas retrouvé mort, il est supposé en vie, quelque part. Et c'était le cas. Il était en train de leur faire une sacrée surprise, à sa famille, à ses amis, à tous, même à ceux qu'il ne connaissait pas, la plus belle des surprises, celle d'être sur la route du retour, de faire sa part du chemin, comme un grand, comme un survivant, lui et sa bonne étoile habituelle. Il allait être accueilli en héros. Les retrouvailles allaient être magiques. Son euphorie fut ternie par quelques questions plus concrètes. Combien de temps était-il resté dans le tunnel ? Que s'était-il passé avant ? Pourquoi avait-il du sang sur le cuir chevelu à l'arrière du crâne, et un peu mal à la tête ? Pourquoi tout avait brûlé ? Où était-il ? La réponse à cette dernière question était une des clefs de l'énigme, car dès que le brouillard se serait dissipé il pourrait distinguer un bout de lac, une plaine ou une montagne qui lui permettrait non seulement

de se situer, mais aussi, par effet domino, lui ferait revenir en mémoire les dernières heures pour l'instant égarées dans ce qui avait dû être une petite commotion, une chute mal placée et fort embarrassante.

4.

Le brouillard ne se levait toujours pas et le mal de tête croissant commençait à court-circuiter ses réflexions. La soif venait de faire son apparition et l'obligeait à de nombreux détours afin de vérifier que la flaqué était vide, que le cours d'eau était asséché, que la petite cavité restait sans humidité. Le soleil, qui lui avait permis le matin même de s'orienter, avait totalement disparu derrière l'écran uniforme du ciel et de l'horizon : la visibilité était de deux cents mètres à peine tout autour de lui et ainsi sans aucun repère, il lui devenait impossible de savoir s'il maintenait son cap au sud ou s'il dérivait légèrement d'un côté ou de l'autre. Sa bouche était sèche et l'air empli de suie en suspension accentuait la sensation de soif. Un aspect extrêmement mystérieux des derniers événements était l'absence de sa veste, oubliée ou disparue il ne savait où, et que ses poches étaient vides. Sans effets personnels, sans téléphone, sans montre, il n'avait aucun moyen de savoir l'heure qu'il était. Il guettait les moindres changements de luminosité, mais son esprit lui jouait des tours ; plusieurs fois il avait cru voir la fin de journée assombrir les alentours sans que les minutes suivantes ne vinssent confirmer la tendance observée. Il avait décidé de marcher jusqu'au soir

tout en cherchant un abri pour la nuit, mais le soir n'arrivait pas et la fatigue le gagnait. Il marchait vers le sud, fixant l'horizon blanc à s'en faire mal aux yeux.

5.

Puis le soir arriva et le brouillard, peu à peu, se dissipa. Des nuages roses apparurent entre les brumes, des coins de ciel orange se dégagèrent d'entre les nuages, et tout l'environnement bascula; ce qui avait été blanc devint mauve. À sa droite, une ligne horizontale teintée de jaune et plus lumineuse lui indiqua l'ouest. Une brise s'était levée avec les derniers rayons du soleil rasant le sol, ouvrant le ciel par brefs instants et le refermant aussi vite. Il resta là au milieu, tournant sur lui, les bras ouverts, puisant autant d'informations qu'il le pouvait de ce décor mouvant, aussi fascinant qu'indéchiffrable, où tout n'était que bouleversements. Mais en quelques minutes à peine la nuit était tombée, plongeant les environs dans l'obscurité totale. Il sentit immédiatement la différence de température et comprit avec appréhension que la nuit allait être froide et longue. Des heures incalculables, sans début et sans fin. Il tenta quelques pas supplémentaires, de quoi au moins trouver un endroit protégé des courants, mais il trébucha sur une grosse pierre. Son cœur s'affola dans sa poitrine. Il était bel et bien perdu.

6.

...*La nuit et le vent. La nuit était seule depuis toujours et il faisait froid. Très froid. Elle voulut chanter un peu, histoire de se sentir moins seule et de se réchauffer, mais elle ne le put pas, car elle était si seule, que jamais rien n'avait encore existé, ni ne s'était encore passé. « J'ai besoin du vent pour transporter les mélodies que je vais chanter » pensa-t-elle. Alors elle inspira timidement et expira du bout des lèvres un filet de brise teintée d'une note à peine perceptible. « Oh... comme c'est beau... » pensa-t-elle. Et recommença. Une deuxième, une troisième note, puis une esquisse de mélodie sortit de sa bouche, puis enfin un tourbillon de vent maladroit emporta un premier chant. « Comme c'est beau... » se dit-elle à nouveau. Alors, émerveillée et joyeuse, elle ne cessa de fredonner, de chanter, s'en donnant parfois à cœur joie : aux bourrasques de ses vocalises succédaient des courants mélodieux de mots chauds. Tant et si bien qu'au bout d'un moment une lumière s'alluma non loin de là. « Qu'est-ce que tout ce grabuge au milieu de la nuit ? » Comme elle n'avait jamais entendu de questions, elle ne savait même pas qu'elle était supposée répondre, ou s'interrompre, c'est pourquoi elle continua à chanter dans le vent. Une deuxième lumière s'alluma, puis des dizaines d'étoiles se réveillèrent, étonnées de toute cette musique au beau milieu de la nuit. Plus les étoiles se réveillaient, plus l'air se réchauffait, plus loin le vent emportait les mélodies de la*

nuit, réveillant d'autres étoiles endormies, qui à leur tour s'allumant réchauffaient l'air et emmenaient les mélodies réveiller d'autres étoiles endormies depuis toujours au milieu de la nuit...

Ce fut pire que ce qu'il avait imaginé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et avait tremblé de froid tout du long. Torturé par la soif et la faim, sans aucune notion de temps, il avait laissé tourner en boucle dans sa tête quelques mots sans intérêt, obsédants comme une ritournelle, à en devenir fou. Le silence n'avait jamais été interrompu, si ce n'est par les battements de son cœur dans son poignet, lorsque la tête appuyée sur la main avait empêché le sang de circuler; il avait changé de position, mis son visage au creux de son épaule pour profiter de la chaleur de sa respiration, et n'avait plus bougé. Il était resté immobile, couché en boule au pied d'un petit rocher, à attendre que quelque chose se passe, que le jour se lève, que la vie reprenne. Lorsqu'il aperçut les premières lueurs de l'aube, il se dressa d'un bond et ressentit un profond espoir, une joie intense d'avoir su traverser pareille épreuve. Le contour des rochers et des reliefs recouverts de cendres blanches se révélait à nouveau à lui. Il eut presque envie de rire, posa sa main sur sa joue et sourit à toute cette aventure. Il avait vécu le pire et savait désormais que tout lui était possible, il fallait juste y croire, ne jamais abandonner. Il avait failli se piéger lui-même dans les doutes et les idées sombres que la nuit avait induite, dans un

pessimisme brodé d'angoisses. Mais il n'était pas fait de ce bois-là. Non. Toute épreuve, l'obscurité, les flammes ou les eaux se traversent. Toutes. C'est une affaire de volonté. Et il possédait cette volonté. Il se remit immédiatement en route. De roses et clairs à l'aurore, le paysage et le ciel étaient redevenus opaques et blancs comme la veille. Il avait placé le soleil presque perceptible sur sa gauche et entamé sa deuxième journée de marche, sans avoir bu ni mangé, en direction du sud.

Du temps qu'il avait été allongé, sa blessure au crâne ne lui avait pas fait mal, mais dès qu'il fut debout, il la sentit transpercer son occiput, s'étendant latéralement des deux côtés de la nuque pour venir se débattre jusque dans ses sinus. Sa bouche était si sèche qu'à chaque fois qu'il essayait d'avaler sa salive, la gorge se serrait de douleur. Mais tout ceci allait s'arranger. La nuit était passée, derrière, et cette nouvelle journée allait lui apporter le réconfort et la chaleur qu'il méritait. Il se demanda si, une fois parmi les siens, il allait avouer à quel point il avait été terrorisé durant la nuit. Non, ceci lui appartenait. Chacun a ses petits secrets, ses fragilités, après tout. Le jour s'était levé, le soleil avait à nouveau disparu derrière les nuages, et tout autour, à 360 degrés, l'horizon uniforme et blanc s'arrêtait à deux cents mètres de lui, comme la veille. Il se fixa deux priorités : tout d'abord ne plus se laisser intimider par la situation complètement insolite dans laquelle il se trouvait, et, secondement, économiser ses forces, marcher avec décontraction et rythme, afin d'arriver au plus vite et le plus en forme possible à destination. Il lui fallait donc réfléchir calmement. Que s'était-il passé ? Où était-il ? La visibilité réduite ne lui permettait d'identifier aucune montagne ni aucune

caractéristique géologique qui eût pu l'aider à se localiser. Cette situation avait tout de provisoire ; d'ici quelques heures, un point de vue ou une vallée allait s'offrir à lui et lui donner la clef de l'énigme. D'autre part, de toute évidence, tout avait brûlé. Absolument tout, et ce depuis pas mal de temps, puisqu'il déambulait dans un désert de cendres déjà froides. Il s'agissait donc forcément d'un feu de forêt. Pas d'une bombe atomique tout de même. La sécheresse sévissait depuis des mois, des foyers éclataient régulièrement. Il se pouvait qu'un feu, peut-être plus important que d'habitude, se soit déclaré là où justement il se trouvait.

Après quelques heures de marche, il ne savait pas combien, une demi-journée peut-être, la morphologie alentour avait changé; les collines arrondies avaient cédé peu à peu leur place à un paysage plus escarpé, fait de vallées profondes et sinueuses, entourées de pentes glissantes qu'il fallait sans cesse descendre et remonter, ce qui lui était pénible et qui, par la force des choses, le ralentissait dans sa progression vers le sud. Il ne pouvait pas se contenter de suivre ce qui avait dû être un cours d'eau de moyenne importance, car de ce qu'il parvenait à déterminer, celui-ci s'en allait trop à l'est. Peut-être au sud-est. Quoi qu'il en fût, il ne voulait en aucun cas modifier la direction choisie. Il fallait se tenir à ce qui avait été décidé. Ainsi croisait-il sans cesse les lacets du lit de la rivière asséchée qui, au fil des kilomètres, devenait de plus en plus profonde. Les cendres blanches remplissaient le fond de la vallée, si bien qu'après un certain temps il en eut jusqu'aux genoux, puis un peu plus tard jusqu'à la taille. La journée avait passé ainsi, faite de montées où il devait s'aider des mains pour ne pas tomber en arrière, et de descentes dans lesquelles il perdait l'équilibre dans la suie, tombant sur les fesses et se laissant glisser sur quelques mètres. L'attention qu'il portait à

maîtriser les accidents du terrain lui permettait d'oublier un peu sa soif et sa faim. Cela l'occupait. À chaque fois qu'il arrivait sur un sommet, il plissait les yeux pour essayer de distinguer une route, une lumière, ou un quelconque signe de vie, prémisses à son imminent retour à la civilisation. Mais rien dans l'horizon pâle et brumeux dans lequel il baignait ne lui indiquait pour le moment le début du terme de son périple.

Le plus étonnant était de ne pas se rappeler les dernières heures avant l'incendie. Un trou noir. Il avait beau se concentrer, s'interrompre dans sa marche, fermer les yeux, mettre une main sur son front, rien ne lui revenait. La sensation était aussi spectaculaire qu'angoissante. L'esprit n'est-il pas constitué de souvenirs, d'une somme d'expériences bonnes ou mauvaises qui permettent d'éviter les erreurs, d'avoir un avis, d'avoir un avenir ? Et là : rien. Il n'en revenait pas. D'autant qu'il ne devait pas lui manquer grand-chose, puisqu'il savait encore, dieu merci, qui il était, où il habitait, qui étaient ses amis, sa famille, tout était là, sauf peut-être quelques heures, quelques minutes, secondes, ou moins, une chute, un choc... Comment savoir ? Il n'était pas spécialiste des amnésies ni médecin des commotions, mais au vu de sa blessure et du mal de tête qui le poursuivait depuis qu'il était à nouveau conscient, il ne fallait pas être bien malin pour imaginer le scénario manquant... Tout de même : pas de veste, pas de téléphone, plus de clefs ni de porte-monnaie, pas d'effets personnels. S'était-il fait détrousser ? Mais alors que faisait-il enfermé dans ce tunnel ? Devait-il au contraire son salut à quelqu'un qu'il ne serait même plus capable de reconnaître ? C'était embarrassant, et autant se

réjouissait-il de retrouver les siens, autant espérait-il retrouver la mémoire un temps soit peu avant, afin de pouvoir raconter son périple avec fierté, sans avoir à avouer qu'il n'en avait que des bribes, que la fin de surcroît, et pas des plus intéressantes puisqu'il marchait au hasard, tout droit, sans rien y voir et sans rien y comprendre.

Ne désirant pas se faire piéger par la nuit comme le soir précédent, jugeant la journée bientôt finie au vu de sa fatigue, il décida de ne traverser plus qu'une vallée et d'aller se poster au sommet de la colline qui lui faisait face : celle-ci, haute, lui offrirait un bon point de vue si, comme il l'espérait, l'horizon allait s'ouvrir avec le soleil couchant. Il descendit la pente sans difficultés, mais une fois en bas se rendit compte que le lit de la rivière à cet endroit était plus profond qu'il ne l'avait pensé, trompé par l'épaisseur de cendre. Il en avait déjà jusqu'au nombril et n'avait toujours pas passé le fond. Il continua malgré tout. Le volume de cendre lui aussi continua d'augmenter. Il en avait jusque sous les aisselles et avançait comme dans l'eau, en s'aidant des épaules et des bras. Il y trouvait presque du plaisir lorsque son pied droit, au lieu de se poser sur la terre ferme, l'entraîna dans le vide. Il bascula en avant et chuta dans la cendre. Son genou heurta un rocher. Il se blessa l'intérieur du poignet en essayant d'amortir la chute. Son visage s'était enfoncé dans le tas de poussière blanche ; il suffoquait sans parvenir à ressortir la tête. Dans la panique, il ne se releva qu'à moitié et se précipita droit devant. Il percuta de plein fouet un autre rocher, avec le visage cette fois-ci. Groggy et noyé

dans la cendre, il ne parvenait toujours pas à reprendre sa respiration. Il décida de faire demi-tour, pivota, et, les yeux fermés, les jambes légèrement écartées, penché en avant, les bras balayant l'air, il réussit à faire marche arrière et à se hisser sur une petite plateforme pour reprendre son souffle. Sa lèvre inférieure s'était fendue sous le choc, le sang venait créer une pâte gélatineuse dans sa bouche. Son genou saignait, tout comme son avant-bras. Il resta là un bon moment à cracher et à tousser. Il avait de la cendre partout, dans le col, dans les manches, dans les chaussures. C'est alors que tout devint mauve, sombre, puis noir. Il n'avait plus le temps de rien. Il allait passer la nuit sur ce minuscule reposoir sans savoir si derrière la colline la vie et les autres étaient là, à l'attendre et à le chercher. Et ce fut une nouvelle nuit d'angoisse.